

serenidad del zafirino cielo. Pero apenas escapada de los brazos de sus colinas, se esparce su masa en los llanos adyacentes, al momento hincha el cieno sus ondas que se corrompen pálidas á medida que de volúmen aumentan; disípase la sombra que protegía sus riberas; el calvo peñasco contiene sus olas fugitivas; ahuecando cada vez mas su curso impetuoso se aparta desdeñoso de los risueños rodeos que le ofrecian los valles paternales, y, ufano de engolfarse bajo arcadas profundas, recibe un nombre tan ruidoso como sus ondas, cuyos precipitados saltos arrasan espumantes las barcas, los rumores, el fango de las ciudades. Cada riachuelo que lo hincha es una ola que lo altera, hasta que abultado sobremanera por tanta onda adúltera, llega grande pero turbio y excediendo á un nombre vano, á rodar á la vez en el seno de los mares, su gloria y su cieno.

« ¡ Dichoso en el fondo de los bosques el puro y pobre manantial; dichosa la suerte oculta en una vida oscura! »

Y mas adelante.

« No, conmigo ries del error en que estamos, pues bien te consta el funeral sudario con que á los hombres envuelve el tiempo; la sombra del olvido en que sepultados duermen los siglos, los pueblos y los héroes; la tenebrosa noche que baja cada vez mas espesa de edad en edad dejando apenas nadar os-

curo un nombre por siglo, mientras que los demas alumbrados de un recuerdo menos luminoso, desaparecen gradualmente al ojo de las razas venideras. Tal al dejar la playa, cuando despunta en el cielo la primera estrella de la noche, divisa el bajel que se hace á la vela desaparecer sucesivamente la espuma en la playa y la arena en el puerto, luego las torres de la ciudad do se mece el sonoro bronce, despues los faros apagados que la distancia abaja, mas adelante los primeros collados undulantes en la llanura, en pos de los cuales vienen los montes escarpados que parecen huir en el horizonte. Pronto solo divisa una ó dos cimas cuyas sublimes cumbres cubiertas de blanca alfombra por un invierno eterno allá á lo lejos fulguran en la oscuridad invasora, últimos vestigios del dia que fenece, hasta que precipitado de su celeste nivel, quedan sumergidas, como los demas objetos estas decrecientes cimas, y extendida en la tierra y los mares, la noche universal pesa en el universo.

« Tal es la lóbrega imágen de la gloria y del tiempo; la lejanía de un siglo todo lo vuelve á la sombra. Deja pues agitarse afanosos á tantos insensatos que se lisonjean escapar al olvido; ¿ de que sirve un dia de mas á quien debe morir? »

¹ O champs de Bienassis; maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,

XI

Después de habernos escrito todos los inviernos
innumerables cartas y tomos en verso sobre nuestras
impresiones, lecturas y sueños de adolescentes, acos-

Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les fleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain,
Pas égarés au loin dans les frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraichissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive;
Silencieux réduit où des rayons de bois
Par l'âge vermoulus, et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume; hélas! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!
Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,

tumbrábamos reunirnos, durante el verano y el
otoño, unas veces en casa de M^{ma} de Virieu, seme-

Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images,
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient de mes yeux altéré les coulents;
Et vos rians tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil ou la fumée!
Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur;
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,
Te retrouve toujours sur la même colline;
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison,
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon,
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître
N'a jamais reverdi sans ombrager ton maître;
Jamais le voyageur en voyant du chemin
Ta demeure fermée aux rayons du matin,
Trouvant l'herbe grandie, ou le sentier plus rude,
N'a demandé, surpris de cette solitude,
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours.
Ton verger ne voit pas une main mercenaire
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,
Comme un hôte fidèle à la même maison,
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,
Et de la même voix s'endort à la même heure!
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire
Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire
Que le cercle inégal des diverses saisons,

jante á un claustro en torno de un sepulcro, lleno de tristeza, meditacion y silencio ; otras veces en el

Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes
Ou la source sevrant ton jardin de ses ondes,
Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cités,
Et sans avoir semé, de distance en distance,
A tous les vents du ciel ta stérile espérance !

Ah ! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et, comme ton destin si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source ;
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant,
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée !
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée ;
Notre vie est semblable au fleuve de cristal
Qui sort humble et sans nom de son rocher natal ;
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature,
Il dort, comme au berceau dans un lit sans murmure,
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier ;
Mais, à peine échappés des bras de ses collines,
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,
Que du limon des eaux dont il enfle son lit
Son onde en grossissant se corrompt et pâlit ;
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives,
Le rocher nu contient ses vagues fugitives,
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,
Des vallons paternels les gracieux détours ;
Mais, fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes.
Il emporte en fuyant à bonds précipités
Les barques, les rumeurs, les fangés des cités ;
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère

valle de Chambery, en una habitacion perteneciente á Luis de Vignet ; pero generalmente en casa de

Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,
Il va, grand, mais troublé, dépassant un vain nom,
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon !
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure !
Heureux le sort caché dans une vie obscure !

.....
.....
.....
.....

Non, tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes ;
Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes ;
Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre de l'oubli,
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli,
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge
A peine un nom par siècle obscurément surnage ;
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir,
Comme, en quittant la rive, un navire à la voile,
A l'heure où de la nuit sort la première étoile,
Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord
L'écume du rivage et le sable du port,
Puis les tours de la ville où l'airain se balance,
Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,
Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyants,
Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyants ;
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes,
Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,
Réfléter au-dessus de cette obscurité
Du jour qui va les fuir la dernière clarté,
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,
Ces sommets décroissants plongent comme le reste,
Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,
L'universelle nuit pèse sur l'univers.
De la gloire et du temps voilà l'image sombre ;

Próspero de Bienassis, cuya madre ponía á nuestra disposición sus propiedades, sotos y jardines.

El fondo de nuestros placeres era siempre y exclusivamente literario, y los libros formaban parte integrante de nuestra sociedad. Mediante la cooperación de su hijo, habíamos conseguido robar la llave de una rica y no menos libre biblioteca perteneciente á M^{ma} de Monlavon, amable viuda, obligada por la muerte de su marido á cerrar el local de sus numerosos volúmenes, entre los cuales contaba mas de una obra, sino licenciosa, á lo menos arriesgada y libre en demasía. Allí veíanse toda clase de producciones, desde los clásicos hasta los padres de la Iglesia, y desde los autores ascéticos hasta los filósofos del siglo pasado, juntamente con los poetas acicalados, obscenos y mefíticos de la escuela de Dorat y de Parny, que nos parecían dioses incógnitos desenterrados de aquella polvorosa soledad.

Encerrados durante tardes enteras en aquel alto aposento, del cual teníamos la precaucion de sacar la llave, mientras que nos creían en el soto ó en los jardines; reclinados sobre el polvoroso suelo, rodeado cada uno de un monton de libros, leíamos y platicábamos á media voz sobre las impresiones de nuestras lecturas. Historia, filosofía, poesía, nove-

Eloigne-toi d'un siècle, et tout rentre dans l'ombre;
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir,
Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir?

.....

.....

las, teatro, periódicos, folletos, aquello era devorarlo todo, y podia intitularse un completo saqueo de la inteligencia humana.

Cada uno de nosotros escogia los tomos mas de su agrado para saborearlos á sus anchas en su cuarto durante la noche, ó en el soto durante el dia. El libro predilecto de Próspero Bienassis era J.-J. Rousseau, cuya elocuencia vehemente y sonora seducía su imaginacion y sentimientos; el de Luis de Vignet era *Las noches de Young, el cementerio de aldea* de Gray y *el dia de difuntos* de Fontanes; el de Aymon de Virieu era los *Ensayos* de Montaigne, esto es, el escepticismo engreido con su propia duda, irónico columpio del espíritu sobre el hondo y anchuroso abismo de la necedad humana, con una sonrisa de desprecio por toda conclusion.

Mi volumen favorito era Tácito, historiador eminente, cuyas páginas atesoran la política trascendental, la moral elevada, el estilo viril y la poesía de la accion. Así cada uno de nosotros manifestaba ya su carácter peculiar por sus obras de predileccion; carácter que hemos conservado íntegro desde aquella época. Durante el resto del año nuestra frecuente correspondencia se reducía á un comentario familiar de nuestras numerosas lecturas, y un curso de filosofía y literatura epistolar entre cuatro amigos, cuya ignorancia infantil les hacia creer que habían descubierto un mundo intelectual é inédito para sus contemporáneos.

XII

Esta pasión por la literatura y este culto fervoroso por la inteligencia humana, viva ó muerta, tomó luego incremento en vez de amortiguarse durante el largo viage que hice á Italia apenas adolescente. Me acuerdo haber pasado un invierno entero en Roma sin mas compañía que los libros, y en la primavera siguiente vino á buscarme á Nápoles Aymon Virieu. La lectura de mi episodio de Graziella, tan esparcido, en el público podrá convencer á mis lectores de que aun en los primeros albores del alma, cuando el tibio soplo matutino embargaba todas mis potencias, la literatura y el amor se confundian en mi sér en union misteriosa é indisoluble, en términos que teniamos siempre un poeta ó un historiador en nuestra barca, y al anochecer leíamos Tácito ó Pablo y Virginia bajo las higueras de la casa del pescador, á la luz de la lámpara de la donosa doncella de Ischia.

XIII

La restauracion de los Borbones me obligó á regresar á Paris, si bien tuve que prescindir de la sociedad de mis amigos que se hallaban dispersos

cada uno por su lado. Mas no tardé en entablar nuevas relaciones amistosas, cimentadas en ese gusto inato de las letras, lengua comun de las inteligencias que instintivamente y sin premeditacion atrae á los hombres de estudio y pensamiento.

Mis tres nuevos amigos, menos íntimos que los ya nombrados, eran, el primero, uno de mis camaradas de guardia de corps, llamado M. de Vaugelas, que vive en el dia retirado y siempre estudioso en una habitacion campestre situada en el valle del Ródano.

El segundo era un jóven del Delfinado, cuyo nombre era M. de Rocher, mas adelante secretario del ministerio y miembro del tribunal de casacion, si bien tuvo que renunciar á la magistratura á consecuencia de una enfermedad grave que lo puso á dos dedos de la muerte. Su gusto por la elocuencia y la poesia igualaban si no superaban al mio, y á la sazón escribia, antes que yo mismo pensase en componer, un poema sobre la inmortalidad del alma que me recitaba en los frecuentes paseos que dábamos juntos; poema que nunca salió á luz, pero cuyos versos aun resuenan en mi oido como el eco melodioso de una alma sensible. La factura exquisita de estos versos guardaba mas de un punto de semejanza con los de Fontanes, recitados bajo los robles seculares de Fontainebleau y conservados en la memoria de Chateaubriand.

El tercero era un jóven de Lyon, compañero que fué de mis primeros estudios; á quien conseguí

volver á hallar por fortuna en Paris. Llamábase Augusto Bernard, y poseía una fisonomía melancólica cuyo efecto excedía al de la belleza, pues dejaba una impresion profunda en cuantos lo conocían; sus modales lánguidos acusaban una alma muelle y un carácter que se acomodaba con el de sus amigos, como el tejido de blanda seda que sin poseer la hechura se amolda á la forma de los miembros; su voz era armónica sobremane ra y resonaba hasta el fondo del alma; su imaginacion poética en extremo, aunque imposibilitada para producir, efecto de la languidez de las sensaciones, si bien siempre pronta á asociarse á las visiones de sus amigos y á entusiasmarse por los versos ajenos; en una palabra era un hombre-eco, si es lícito servirse de esta expresion, pero eco sensible é inteligente á quien enmudecía la pereza y paralizaba el amor de un sueño porfiado que continuamente lo embargaba, como si su nodriza hubiese adulterado su leche con letal beleño. No me acuerdo haber conocido en mi vida ente mas seductor, ni hombre que haya inspirado mayores pasiones y amistades mas duraderas; dígalo M. Thiers, cuyo amigo fué antes de ser mio. Desgraciadamente lo hemos perdido hace pocos años, sin dejar mas huellas que las que existen en algunos corazones amantes. ¿Pero qué mayor vestigio podemos dejar de nuestro paso sobre esta tierra?

XIV

Pasábamos en Paris dias enteros hojeando con indolencia el libro de nuestras propias imaginaciones, sin detenernos en página alguna. Mi amigo me enseñaba á pensar, y yo á dejarse mecer por los sueños de la fantasía, pues ambos anidábamos los grandes presentimientos de la vida, si bien mi compañero habia nacido como fatigado, en un estado de somnolencia y desprovisto del gran resorte que comunica impulso á la existencia.

Con él satisfacé por la primera vez ese sentimiento apasionado procedente de una curiosidad entusiasta, que me impelia á contemplar de cerca á los grandes hombres. Uno solo habia á la sazón, que acreedor juzgábamos á tan noble dictado, por la eterna juventud de su númen, la seduccion arrastradora de su imaginacion y la embriaguez inefable de su estilo: tal era M. de Chateaubriand.

Aun todavía no habia puesto los piés en ningun salon de Paris, y, completamente desconocido en la brillante metrópoli, era yo naturalmente demasiado tímido, demasiado independiente, demasiado orgulloso á la vez y demasiado humilde, para intentar ingerirme en una sociedad ajena de mi carácter y mis precedentes. El mundo se reducía para mí á los libros, á la calle, á los teatros y á algunos ami-

gos cuyas personas escuetas como la mia, campeaban sobre el húmedo empedrado y bajo la azulada bóveda.

Pero si mi situacion no me permitia alternar en un salon de esos ilustres personajes y mugeres célebres, cuyo nombre resonaba armónico de boca en boca, ó fulguraba luminoso en los periódicos, á lo menos podia acercarme de tan excelsas nombradías lo suficiente para que pudiesen mis ojos contemplar su persona y abrigar mi mente la imágen de esas terrestres divinidades.

XV

Acababa á la sazón de ser nombrado M. de Chateaubriand embajador en Berlin, á cuyo puesto debia partir á cada momento, aunque nunca debiese llegar á ver la capital de la Prusia. Corria la voz de que la brillante embajada encubria un honroso destierro motivado por la envidia de sus enemigos y la ingratitud de los Borbones. Tal era la eterna queja del admirable escritor, cuyo servicio empero á la ilustre dinastía, no pasaba de un opúsculo escrito despues de la victoria. Pero el genio excita la simpatía universal, y como el brillante poeta no desdeñaba el papel de víctima, nosotros lo creiamos perseguido con todas veras, en términos que nos acusaba la mayor sed de ver á la hostia expiatoria antes que dejase para siempre su patria.

Supimos que pasaba los últimos dias de su residencia en Francia en una especie de Tebaida amena, contigua á Fontenay-aux-Roses, en las cercanías de Paris; y en consecuencia resolvimos pasar en esta poblacion tantos dias como necesario fuese para que nos deparase el acaso la ocasion de entrever esa gran figura viviente de nuestro siglo, sea cuando saliese de su ermita para volver á Paris, sea cuando regresase al anochecer, sea en fin cuando se pasease bajo las calles de árboles sin mas compañía que su sombra y lúgubres pensares, á cuyo efecto habiamos resuelto encaramarnos á los robles para poder asomarnos en las tapias del parque.

Me acuerdo que era el mes de junio. Fontenay deslumbraba la vista y embriagaba el olfato con sus campos de rosas, mientras que el valle contiguo ostentaba sus espesas arboledas en que campeaban las diferentes y matizadas degradaciones del verde, y gorgeaban melodiosos los ruisseños en la fresca y trasparente sombra que apenas dejaba filtrar algunos trémulos rayos solares. Sin guia alguno que condujese nuestros pasos, caminábamos por decirlo así á la luz de la gloria que juzgábamos suficiente para designarnos la casa del poeta.

A la izquierda de la calzada que se extendia bajo los robles añosos, una larga tapia cuya uniforme blancura interrumpia tan solo una puerta cerrada, limitaba una garganta estrecha en forma de pendiente estrecha ahuecada entre dos colinas frondosas. Tal era el solo claro do podia campar nuestra vista en la espesa arboleda.